

FEUILLETON DU SAMEDI

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

## DEUXIÈME PARTIE. — LES AMOURS DU CHEVALIER.

(Suite)

XXXII. — LE PRÊTRE

Au moment où la jeune fille reprit connaissance, elle était étendue sur le lit. Deux hommes se tenaient debout auprès de ce lit : c'étaient Denis et un prêtre. Hermann avait quitté la chambre.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Marguerite qui se sentit brisée de corps et d'âme, comme on l'est en s'éveillant au sortir d'un horrible rêve, — que je souffre ! que se passe-t-il donc et pourquoi souffrir ainsi ?

Mais aussitôt la mémoire lui revint. Alors elle se rejeta en arrière avec des sanglots et dans un effrayant paroxysme de désespoir.

— Du courage. . . mon enfant, lui dit le prêtre, d'une voix tout à la fois douce et sonore, en se penchant sur elle.

— Du courage. . . — balbutia-t-elle à travers ses gémissements, — ai-je la force d'en avoir ?

— Cette force, Dieu vous la donnera. . . Il y a des gens en ce monde bien plus à plaindre que vous. . . Vous êtes malheureuse, mais, au moins, vous n'êtes pas coupable. . .

Marguerite se souleva vivement, et, s'appuyant sur son coude, elle dit :

— Quoi ! mon père, vous savez ?

— Je sais tout, mon enfant. . . — Votre évanouissement a été long, et, tandis que vous étiez sans connaissance, M. de Navailles s'est alors confié à moi, et m'a tout dit. . . J'ai même lu cette lettre qui vous désespère, et je bénis Dieu, qui, dans sa bonté, a permis que ma présence en cette maison maudite servit, non seulement à arracher au démon les âmes coupables de deux pauvres mourants, mais encore à consoler et à soutenir une âme pure et noble comme la vôtre. . .

Ces quelques mots expliquaient tout.

Marguerite comprit que ce prêtre était celui dont les bandits s'étaient emparés pour confesser et administrer deux des leurs, et dont M. de Navailles lui avait dit quelques mots.

— Oh ! mon père, — balbutia-t-elle, — quelle consolation puis-je accueillir ? Ne vaudrait-il pas mieux cent fois être morte que de me voir plongée en une situation aussi désespérée que celle où me voici maintenant !

— Cette situation est affreuse, mais non désespérée, mon enfant ! Ce que Dieu a fait, Dieu peut le défaire. Ne doutez pas de lui et de son infinie bonté.

— Mais mon père me maudit, me chasse, me renie ; pour lui, je n'existe plus ! Vous l'avez lu, celle de ses filles qui s'appelait Marguerite est morte, morte pour toujours !

— Eh bien, n'a-t-on pas vu, à la voix de Dieu, des morts ressusciter et sortir de leurs tombeaux ?

— Mais, pour cela, il fallait un miracle !

— Et qui vous dit que ce miracle ne se fera pas ? Dieu tient dans sa main les cœurs et les âmes. Il peut, s'il le veut, ouvrir les yeux de votre père, changer ses dispositions, et de cette dure épreuve faire sortir votre bonheur.

Marguerite secoua la tête.

— Douteriez-vous de la puissance de Dieu ? demanda vivement le prêtre.

— Je ne doute pas de sa puissance, je doute de sa volonté, — continua Marguerite.

Le prêtre se tourna vers Denis.

— Monsieur de Navailles, — lui dit-il, — laissez-moi, je vous prie, pour un instant avec mademoiselle, sans assister à notre entretien, j'ai à lui dire des paroles que seule elle doit entendre.

Denis s'inclina et sortit.

— Mon enfant, — reprit le prêtre en s'adressant à Marguerite, — peut-être, en ce moment, Dieu vous donne-t-il une preuve éclatante et lumineuse de cette bienveillante volonté dont vous semblez vous défier.

— Comment cela, mon père ?

— Vous allez le comprendre ; mais d'abord permettez-moi de vous adresser quelques questions, et promettez-moi d'y répondre comme on doit le faire quand on parle au ministre du Très-Haut.

— Je vous le promets de tout mon cœur. . . je n'ai rien à cacher à personne, et surtout à vous.

— Vous éprouvez, n'est-ce pas, un profond attachement pour M. de Navailles ?

— Après mon père et ma sœur, Raoul est la personne que j'aime le plus en ce monde.

— Votre père approuvait cet amour ?

— Lui-même m'avait fiancée à M. de Navailles. Sans cesse, il l'appelait son fils et il faisait toujours de notre union le rêve et l'espoir de sa vieillesse.

— Et jusqu'à quand cela a-t-il duré ?

— Jusqu'aux prétendues révélations, ou plutôt jusqu'aux calomnies infâmes de ce banquier juif, Van Goët. Et encore, quand j'assistai, inaperçue, à l'entrevue mystérieuse de cet homme et de mon père, je vis bien que le bon et noble vieillard ne pouvait ajouter foi à de pareilles monstruosités. Malheureusement je ne pus combattre ces odieuses attaques si lâchement dirigées contre mon fiancé. Le soir même j'étais enlevée par ces bandits dont je suis maintenant la prisonnière.

— Hélas ! — répliqua le prêtre, — cette disparition subite ne devait que trop confirmer, pour un esprit prévenu, les malveillantes dénunciations du banquier juif. Le hasard qui a présidé à tout ceci est tellement étrange, que ses résultats, quoique vrais, sont invraisemblables jusqu'à l'impossibilité.

— Mais, en admettant que je suis coupable, aussi coupable que le croit mon père. . . n'était il pas bien dur de me traiter comme on le fait. . . comme on menace de le faire dans cette horrible lettre ?

— Oui, certes ; mais il faut pardonner beaucoup au premier mouvement de la colère d'un père qui se croit mortellement blessé, tout à la fois, dans son affection et dans son honneur. . . D'ailleurs, en ce moment, M. de Kergen est à coup sûr absolument dominé par ce Van Goët. Connaissez-vous cette excessive influence du banquier sur l'esprit de votre père ?

— Je l'ignorais, au contraire, et rien n'avait pu jusqu'alors me le faire soupçonner.

— Cette influence, nous la combattons.

— Mais par quels moyens ?

— Dieu nous inspirera. . . il m'inspire déjà. J'entrevois un avenir bien autrement facile que vous ne le supposez.

— Est-ce possible ? s'écria Marguerite avec un commencement d'espoir, car le prêtre parlait d'un ton ferme et décidé, et avec une sorte d'exaltation qui lui imposait la confiance à elle-même.

— Écoutez : Votre père voyait avec bonheur une union prochaine entre vous et le chevalier Raoul de Navailles. . .

— Oui, certes !

— Comme père et comme gentilhomme, il avait raison de se réjouir ; mais le jour où il crut que le prétendu grand seigneur français n'était autre chose qu'un aventurier sans famille et sans nom, tranchons le mot, un voleur et un assassin, ce jour-là, en se voyant abandonné pour un tel misérable, il s'est dit : — *Qu'entre elle et moi tout soit fini. . . je n'ai plus qu'une fille !*

— Oh ! mon père ! mon père ! — murmura la pauvre Marguerite, — pouviez-vous me juger ainsi !

— Eh bien ! — poursuivit le prêtre, — à ce malheur qui vous semble irréparable, il y a cependant un remède. . .

— Lequel ? Lequel ? — demanda avidement la jeune fille.

— Il faut que madame de Navailles soit accueillie dans sa nouvelle famille comme doit l'être une femme de sa race et de son mérite ! . . . Il faut que la maison de Navailles écrive à la maison de Kergen : " *Nous avons reçu le trésor que vous nous avez donné ! Votre fille est devenue la nôtre, et la France remercie l'Allemagne de lui avoir ainsi cédé l'un de ses plus précieux joyaux.*" Alors, votre père comprendra qu'il s'est trompé lui-même et qu'on l'a cruellement abusé. Les larmes de douleur deviendront des larmes de joie, et deux familles auront retrouvé leur enfant !

— Quel beau rêve ! . . . — murmura Marguerite avec un demi-sourire à travers ses larmes ; — seulement la réalisation en est-elle possible ?

— Et qui donc l'empêcherait ?

— Oh ! bien des choses !

— Lesquelles ?

La jeune fille rougit beaucoup, et finit par balbutier, tout en cachant à demi son charmant visage dans ses deux petites mains ; — D'abord, je ne suis pas la femme de M. de Navailles.

— N'est-ce que cela ?

— Mais il me semble. . .

— Marguerite s'interrompit.

— Que c'est beaucoup, n'est-ce pas ! — acheva le prêtre.

La jeune fille fit signe que oui.

— C'est là que je voulais en arriver, — continua le prêtre, — c'est là que je voulais vous montrer la main de Dieu et sa volonté toute puissante ! afin de rendre cette union possible, ne vous envoie-t-il pas un de ses ministres tout exprès pour la bénir ?

— Quoi ! — s'écria la jeune fille en proie à une surprise singulière et à un trouble inexprimable, — quoi ! mon père, vous célébreriez mon mariage avec M. de Navailles.